

Bernard Nominé

Aux racines de l'inconscient *

Je vous propose ce soir une réflexion sur la nature de l'inconscient. Qu'est-ce donc que cet inconscient, cette découverte scandaleuse de Freud à laquelle on croit ou l'on ne croit pas, qu'on défend ou que l'on combat ?

L'inconscient divise, c'est un fait, et il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête. On pourrait s'étonner, d'ailleurs, que cette grande méfiance vis-à-vis de la découverte de Freud ne s'apaise pas, loin de là, à l'heure où les neurosciences sont prêtes à reconnaître la validité du modèle freudien de l'inscription mnésique, à l'heure où la linguistique ne peut que confirmer que la structure de l'inconscient, c'est la structure du langage. Tout cela n'apaise en rien la méfiance, voire le rejet de l'inconscient freudien. L'inconscient gêne et nous ne devrions pas nous en étonner, car sinon ce ne serait plus l'inconscient.

Le fait qu'une culture comme celle de la société américaine prétende avoir admis l'existence de l'inconscient ne rend pas la pratique de la psychanalyse plus aisée, bien au contraire, et il faut bien dire que cela ne réduit pas non plus le malaise qui règne dans cette civilisation. Espoirs déçus, donc ! Et on a tôt fait de crier à l'impos-ture, on veut jeter la psychanalyse aux orties.

Il me semble que cela vient en partie d'un grand malentendu que les psychanalystes ont laissé se produire, ou qu'ils n'ont pas su dissiper, l'idée que l'inconscient puisse donner du sens à tout, qu'il livre la clef du monde, comme on le supposait à propos des oracles dans l'Antiquité grecque.

Il est vrai que l'expérience part de cette croyance, de ce crédit porté par Freud aux formations de son propre inconscient. Et il faut savoir que si l'on va encore consulter un psychanalyste aujourd'hui,

* Conférence prononcée à Rodez le 13 mai 2011.

cela implique toujours un transfert à Freud, qu'on le sache ou non. L'inconscient, c'est un pari de Freud que chacun refait pour son propre compte quand il suppose que les dingeries qu'il a dans la tête, les symptômes qui l'assaillent dans son corps ou les ratés qu'il rencontre dans sa vie veulent dire quelque chose. Voilà pourquoi j'ai pensé qu'il était important de revenir sur les tout premiers pas de l'expérience freudienne.

Mon point de départ, je le prends de la lecture d'un travail de Freud qui date de 1892, « Un cas de guérison hypnotique ¹ », qui m'intéresse tout particulièrement parce que Freud nous y décrit une contre-volonté qui m'est apparue être l'ancêtre de l'inconscient freudien. Avant de découvrir l'inconscient et sa structure langagière avec sa logique, sa grammaire, Freud, qui pratiquait essentiellement l'hypnose, a eu tout d'abord l'idée que la névrose témoignait de l'existence d'une contre-volonté opposée à toute réalisation positive du sujet. Et avec son traitement hypnotique, c'est-à-dire avec son désir à lui, il soutenait le désir défaillant du patient pour surmonter la contre-volonté. Je me suis donc intéressé à ce concept de contre-volonté, *Gegenwillen*, et j'ai cherché à voir ce qu'il était devenu dans l'œuvre de Freud.

Reportons-nous donc à ce premier texte qui relate le cas d'une patiente au chevet de laquelle Freud est appelé pour traiter par hypnose des vomissements, une anorexie et une insomnie, chez une jeune accouchée qui prétend, malgré tout, vouloir allaiter son enfant. Freud repère que quelque chose empêche, malgré elle, cette jeune femme de réaliser son projet d'allaitement. Il ne se préoccupe pas de comprendre le sens de ces symptômes, il se contente d'en saisir la structure. Il s'agit selon lui de la manifestation d'une contre-volonté qui s'exerce non pas par des idées, des représentations pénibles, des phobies, des obsessions, mais par innervation corporelle. C'est dans son corps que la contre-volonté se manifeste, la jeune femme vomit, elle ne dort pas, ne peut rien manger et il lui est donc impossible de nourrir son enfant. Les symptômes cèdent par seule suggestion hypnotique, c'est-à-dire que c'est le désir de Freud qui prend le relais de la volonté défaillante de la patiente face à sa contre-volonté.

1. S. Freud, « Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la "contre-volonté" », dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984.

Ce qui m'a frappé, à la lecture de cet article, c'est que Freud ne considère pas un seul instant que cette contre-volonté puisse être la manifestation d'un sujet inconscient qui s'opposerait à la volonté consciente. Il aurait pu imaginer que cette contre-volonté soit une revendication d'un sujet qui s'opposerait à la réalisation d'une position de mère idéale. Ce n'est pas le cas. Pas de supposition d'une subjectivité quelconque dans cette contre-volonté. Cette contre-volonté se manifeste, nous dit Freud, par des représentations de contraste pénibles. Quand, par exemple, on a un projet et que l'on attend le moment de le réaliser, on peut avoir dans le même temps l'idée de tout ce qui pourrait arriver et empêcher la réalisation du projet.

À aucun moment Freud ne considère que ces représentations de contraste pénibles ont le sens d'une interdiction ou d'un châtiement, par exemple. La seule chose qu'il nous dit, c'est que ces représentations de contraste pénibles doivent sans doute être toujours là, à côté de la représentation positive du projet. Freud ne le dit pas tout à fait comme cela, c'est moi qui le déduis, ces représentations de contraste pénibles s'imposent comme un automatisme de la langue, qui fait que dans toute langue les signifiants se présentent sous la forme de paires d'opposés. Comme si le bonheur ne pouvait se penser sans le malheur, la réussite sans l'échec, comme la clarté ne peut se définir sans l'obscurité. Donc, ces représentations opposées sont toujours là, mais ce que Freud souligne, et c'est là son trait de génie, c'est qu'une vie saine suppose que l'on ne les perçoive pas. « Comment donc une vie saine traite-t-elle les représentations de contraste opposées au projet ? Elle les réprime et les inhibe autant qu'elle le peut [...] elle les exclut de l'association, et ceci réussit souvent à un si haut degré que l'existence de la représentation de contraste opposée au projet n'est en général pas évidente et ne peut être rendue vraisemblable que par la prise en considération des névroses². »

Je fais l'hypothèse que ce thème de la contre-volonté précède, chez Freud, le concept de l'inconscient. Il nous montre comment les représentations de contraste pénibles issues de la contre-volonté subissent le refoulement, ce qui correspond à la santé psychique, comment elles émergent dans la névrose et comment elles prédominent dans la neurasthénie. Mais ce qui est frappant, c'est que la

2. *Ibid.*, p. 36.

contre-volonté n'implique pas, pour Freud, l'existence d'un sujet inconscient, elle n'a donc pas à être interprétée. Par contre, ce qui est très net, c'est qu'elle se présente comme une spécificité de la langue, dans laquelle, primitivement, les signifiants se constituent par paires d'opposés, comme le bonheur avec le malheur, le succès avec l'échec, le blanc avec le noir... sans que cela veuille dire quoi que ce soit.

Si je suis sensible à cette constitution archaïque de la langue, c'est pour avoir travaillé sur le rapport des autistes au langage. Tous ceux qui se sont occupés d'enfants autistes auront remarqué que l'enfant autiste peut passer des heures à faire fonctionner ces paires de signifiants opposés. Fermer une porte et la rouvrir, allumer puis éteindre l'électricité, remplir et vider le lavabo... L'autiste est fasciné par ce niveau archaïque du signifiant, il y a là pour lui une jouissance très primitive qui n'est pas articulée à la parole, elle est faite de cette opposition signifiante mais elle n'est pas articulée à la parole, donc elle n'est absolument pas partageable avec qui que ce soit, si ce n'est avec un autre autiste. C'est une sorte de jouissance automatique du signifiant. Cela n'a rien à voir avec le babil. Beaucoup d'auteurs ont signalé l'absence très significative de babil chez l'enfant atteint d'autisme primaire de Kanner.

Il faut dire que le babil est déjà une ébauche de la relation à l'Autre. Celui qui entend le babil ne s'y trompe pas et ne tarde pas à y répondre en écho. En répondant en écho au babil de son enfant, la mère l'encourage à entrer dans la parole en lui montrant que parler n'implique pas forcément de renoncer totalement à la jouissance. Il y a la jouissance du bla-bla, celle que nous connaissons tous, mais cela n'a rien à voir avec cette obscure fascination de l'enfant autiste pour cet automatisme du signifiant, lequel n'a pas besoin de se sonoriser pour fonctionner.

Sean Barron décrit très bien ce qui se passe pour lui quand il passe des heures à ouvrir et fermer une porte. Il s'agit de vérifier que rien n'a changé entre le moment où il ferme la porte et le moment où il la rouvre : « Il ne fallait pas que j'arrête car même après avoir vu sur quoi une porte donnait, je craignais un changement, et j'étais donc obligé de la rouvrir encore pour vérifier. J'étais obligé de les essayer toutes sinon je n'aurais pas pu savoir ³. » On voit bien que ce

3. J. Barron et S. Barron, *Moi, l'enfant autiste*, Paris, J'ai lu, 2009, p. 56.

qui manque à Sean Barron, c'est la représentation symbolique qui lui permettrait de garder inscrit en lui ce qu'il y a derrière la porte une fois qu'il l'a fermée. Il ne croit que ce qu'il voit et craint donc que tout le monde soit bouleversé dès qu'il n'en a plus l'image : « Je croyais que l'intérieur du placard tournait comme le tambour d'une machine à laver ⁴. »

Ce constat clinique étant fait, il faut essayer d'en deviner la structure. Ce qui nous assure une représentation du monde, c'est d'abord la structure de la représentation signifiante. Les traces mnésiques sont faites de signifiants, et ce qui caractérise le signifiant, c'est que son rapport à la chose qu'il représente n'est pas direct, à la différence du signe. Une fois que l'on est dans l'ordre du signifiant, on peut se passer de la présence de la chose, on peut l'oublier. Les signifiants s'associent alors entre eux, peuvent se substituer l'un à l'autre, créer du sens, etc.

Pour qu'un sujet puisse se faire une conception du monde qui vaille, il faut qu'il s'empare du signifiant, qu'il accepte de le prendre pour un semblant et qu'il en choisisse un pour le représenter. Cet usage du signifiant se résume ainsi : le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Mais il y a une autre définition du signifiant, celle qui renvoie à la structure de la langue où le signifiant se définit d'abord par la différence.

Avant de signifier, c'est-à-dire avant de s'associer à un autre signifiant qui va créer la signification, le signifiant s'associe spontanément à ce qui le définit, c'est-à-dire son opposé. On a ainsi des paires d'opposés. Le jour/la nuit, le haut/le bas, le blanc/le noir, l'ouvert/le fermé [S, S']. Ces paires d'opposés ne suffisent pas pour construire une représentation du monde. C'est exactement ce que nous démontrent les autistes, tant dans la clinique que nous observons que dans les témoignages qu'ils nous transmettent.

Comment passe-t-on de cet univers binaire du signifiant pour entrer dans la parole, c'est-à-dire dans l'univers où les signifiants servent à communiquer avec l'Autre ? C'est une question que l'on ne se poserait pas si l'on n'avait pas les témoignages cliniques de ces sujets enfermés dans l'univers binaire de la langue.

4. *Ibid.*, p. 62.

C'est là qu'il faut suivre la démarche de Freud, qui consiste non pas à essayer de comprendre le phénomène pathologique mais à se demander pourquoi nous ne sommes pas tous malades. Je suis toujours très admiratif de la démarche de Freud face à ce genre de situation. Rappelez-vous la contre-volonté et les représentations de contraste pénibles, Freud se demande comment la conscience peut s'en détourner, bref : comment une vie saine peut-elle être possible ?

Freud a donc très vite pris en compte la logique binaire de la langue. C'est ce que j'ai dégagé dans son texte sur la *Gegenwillen*. C'est pourquoi il a été très impressionné par les essais de linguistique d'un certain Carl Abel, publiés en 1884 mais qu'il n'a lus qu'en 1909, comme en témoigne une lettre à Ferenczi.

D'après Abel, il reste des traces dans la langue de la structure primitive du signifiant, c'est-à-dire de la présence de paroles primitives qui auraient eu des sens antinomiques, comme s'il y avait eu primitivement un seul mot pour désigner deux signifiés opposés. Freud est ravi d'apprendre cela, car cela lui fait penser à ce que lui-même a découvert à propos de l'inconscient qui ne connaît pas la contradiction et qui peut utiliser un signifiant pour désigner une chose ou son contraire : « Dans la langue égyptienne, se trouve un certain nombre de mots ayant deux sens dont l'un est exactement le contraire de l'autre. Qu'on se figure une absurdité aussi flagrante que celle-ci : le mot fort signifiant aussi bien fort que faible ; le mot lumière servant aussi bien à désigner la lumière que l'obscurité [...]. » « En présence de ce cas et de beaucoup d'autres cas semblables, on ne saurait douter que, dans une langue du moins, il ait existé nombre de mots désignant à la fois une chose et son contraire. »

Abel énonce la définition fondamentale du signifiant en remarquant que les concepts naissent par comparaison : « S'il faisait toujours clair, nous n'aurions à faire aucune comparaison entre clair et obscur, et nous ne posséderions ni le concept ni le mot de clarté [...]. » « Tout concept se trouvant devoir être le frère jumeau de son contraire, comment aurait-il pu être une première fois pensé, comment aurait-il pu être communiqué à d'autres sinon en le mesurant à son contraire ? Comme on ne pouvait concevoir le concept de force en dehors du contraste avec la faiblesse, le mot qui exprimait fort acquit un ressouvenir simultanément de faible. [...] l'homme n'a pu acquérir ses

notions les plus anciennes et les plus élémentaires que par l'opposition d'un mot à son contraire et ce n'est que peu à peu qu'il a appris à séparer les deux termes de l'antithèse et à penser à chacun des deux sans le mesurer consciemment à l'autre. »

Vous remarquerez que la logique du raisonnement d'Abel est exactement la même que celle de Freud devant les représentations de contraste pénibles. C'est l'idée qu'une association primitive entre deux signifiants opposés peut se défaire et que l'on peut évoquer un signifiant en oubliant son opposé.

Si Freud a accueilli avec tant d'enthousiasme le travail de Carl Abel, c'est qu'il y a trouvé la confirmation linguistique de son hypothèse sur le travail du rêve. « La manière dont le rêve exprime les catégories de l'opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le "non". Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Il représente souvent aussi un élément quelconque par son contraire, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans la pensée du rêve⁵. »

Freud remarque également que les enfants s'amuse beaucoup avec la langue en utilisant des mots contraires. Ils s'amuse à parler à l'envers : dire méchant à la place de gentil, mauvais à la place de bon. Cela signifie pour Freud un jeu régressif avec la langue. L'inconscient participerait donc de cette régression à un stade archaïque du langage.

Pour terminer sur ce chapitre du sens opposé des mots primitifs, il faut mentionner, comme le fait Lacan dans son séminaire sur les psychoses, la *Grundsprache*, la langue fondamentale que Schreber entend, une sorte d'allemand primitif, nous dit-il, qui serait la langue parlée par Dieu. Cette langue utiliserait des euphémismes, des antiphrases ; elle utiliserait, par exemple, le mot *récompense* pour signifier *châtiment*, le mot *nourriture* pour signifier *poison*, *impie* à la place de *saint*, etc.

On repère que dans cette langue il y a non pas de jouissance du sens, mais une jouissance archaïque de la binarité du signifiant. Je suis frappé par le fait que Freud n'ait pas fait la relation entre la *Grundsprache* de Schreber et la thèse d'Abel. Je me suis dit qu'il

5. S. Freud, *La Science des rêves*, trad. de Meyerson, Paris, Alcan, 1926, p. 285.

n'avait peut-être pas encore lu la thèse d'Abel quand il déchiffrait les mémoires du président Schreber. Mais c'est faux puisque grâce au courrier échangé avec Ferenczi on sait qu'il a lu le travail d'Abel en octobre 1909 et qu'il a étudié les mémoires de Schreber en 1910. Pourquoi la *Grundsprache* ne lui a pas fait penser aux mots primitifs d'Abel ? C'est un mystère. Toujours est-il qu'il n'en dit presque rien dans son analyse du cas Schreber. J'imagine qu'il s'était tellement pressé à voir dans la thèse d'Abel la confirmation de son hypothèse sur le travail de l'inconscient qu'il n'était pas enclin à retrouver cette thèse dans les élucubrations délirantes du président Schreber.

En fouillant dans l'œuvre de Freud, j'ai trouvé deux occurrences où il est question de la langue fondamentale. C'est dans la dixième conférence d'introduction à la psychanalyse, à propos du symbolisme dans le rêve. C'est un texte très curieux auquel je n'avais pas précisément l'idée de me référer, mais je crois qu'il est intéressant qu'on s'y arrête. Freud définit le symbolisme comme une relation constante entre un élément d'un rêve et sa traduction. C'est curieux, car dans la *Traumdeutung* il a fait la distinction entre sa technique d'interprétation du rêve par le travail d'association et les interprétations classiques fondées sur le symbolisme. Eh bien, là, il semble laisser une place au symbolisme dans le rêve à côté du déchiffrement par l'association libre, tout en soulignant que ce sont deux choses différentes.

L'intérêt de cette étude sur le symbolisme dans le rêve réside, à mon sens, dans le fait que Freud fait du symbolisme un savoir universel, fondé sur les ressources de la langue, essentiellement l'étymologie, éventuellement l'anthropologie, l'étude des mythes. Le sujet n'y est pour rien dans l'histoire. Ce savoir s'est déposé dans la langue, dans la culture, malgré lui.

Freud nous donne un exemple que j'ai trouvé un peu extravagant. Alors j'ai voulu vérifier et je suis allé consulter la référence en matière d'étymologie, et les données transmises par Freud sont tout à fait exactes. Freud se pose la question de savoir pourquoi, dans les rêves, un bois, un bosquet ou une forêt symbolisent la mère. D'après lui, le mot allemand *Holz* qui signifie « forêt » a la même racine que le mot grec $\upsilon\lambda\eta$ qui signifie « matière ». Passant par l'île de Madère, il souligne que le mot *madeira* sonne comme *materia*. Et dans *materia* il y a la racine *mater*. Tout cela est exact. Et Freud

conclut : « Je n'affirme pas que le rêveur sache tout cela, mais j'estime aussi qu'il n'a pas besoin de le savoir ⁶. »

« Nous sommes en présence de ce fait que le rêveur a à sa disposition le mode d'expression symbolique qu'il ne connaît ni ne reconnaît à l'état de veille [...] chez le rêveur, la connaissance du symbolisme est inconsciente ⁷. » Et si vous lisez bien cette référence de Freud, vous verrez qu'il précise que ces connaissances inconscientes ne sont pas du même ordre que les tendances inconscientes que le sujet a refoulées. « Cette fois-ci, il s'agit de quelque chose de plus : de connaissances inconscientes, de rapports inconscients entre certaines idées, de comparaisons inconscientes entre divers objets, comparaisons à la suite desquelles un de ces objets vient s'installer d'une façon permanente à la place de l'autre. Ces comparaisons ne sont pas effectuées pour les besoins de la cause, elles sont faites une fois pour toutes et toujours prêtes. Nous en avons la preuve dans le fait qu'elles sont identiques chez les personnes les plus différentes, malgré les différences de langue. D'où peut venir la connaissance de ces rapports symboliques ? [...] Ces rapports symboliques n'appartiennent pas en propre au rêveur ⁸. »

C'est typiquement ce que Lacan épinglera comme un savoir sans sujet. La question est donc de savoir d'où il vient. Et c'est là que Freud nous suggère une réponse. « On a l'impression d'être en présence d'un mode d'expression ancien, mais disparu, sauf quelques restes disséminés [...]. Je me souviens à ce propos de la fantaisie d'un intéressant aliéné qui avait imaginé l'existence d'une langue fondamentale dont tous ces rapports symboliques étaient, à son avis, les survivances ⁹. »

Freud reprend cela dans un article de 1925 qui est un additif à l'interprétation des rêves : « La symbolique n'est pas un problème du rêve mais un thème de notre pensée archaïque, de notre langue fondamentale pour reprendre l'excellente formule du paranoïaque Schreber ¹⁰. »

6. S. Freud, « Dixième conférence d'introduction à la psychanalyse », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, NRF, coll. « Connaissance de l'inconscient », p. 206.

7. *Ibid.*, p. 212.

8. *Ibid.*, p. 213.

9. *Ibid.*, p. 214.

10. S. Freud, « Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 148.

Autrement dit, en suivant la piste de cette fameuse *langue fondamentale* de Schreber chez Freud, voilà sur quoi l'on tombe : sur une zone de l'inconscient freudien qui ne doit rien au sujet mais tout au savoir qui s'articule dans la langue, à son insu. Et c'est assez frappant que Freud assimile ce réservoir de connexions signifiantes qui se font toutes seules à la langue fondamentale de Schreber sur laquelle Freud lui-même ne s'est pas beaucoup arrêté.

Lacan, par contre, s'est longuement penché sur la question dans son séminaire *Les Psychoses*, comme je l'ai signalé, mais il reprend cela dans le *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, à la huitième leçon : c'est là qu'il nous dit qu'avant toute chose l'Autre est le lieu du code de la langue et qu'en tant que telle la structure de cet Autre primordial n'est pas sans rapport avec celle de la *Grundsprache*. « Ce sont des éléments originaux du code, articulables les uns par rapport aux autres, car cette langue fondamentale est si bien organisée qu'elle couvre littéralement le monde de son réseau de signifiants, sans que rien d'autre soit là sûr et certain, sinon qu'il s'agit de la signification essentielle, totale. Chacun de ces mots a son poids propre, son accent, sa pesée de signifiant. Le sujet les articule les uns par rapport aux autres ¹¹. »

Pour Lacan, si Schreber entend la langue de fond, c'est parce qu'il lui manque la métaphore paternelle qui capitonne la série des signifiants et qui va lui donner autre chose que la structure d'un code ; cela va lui donner l'allure d'un message qui traduit l'intention supposée de l'Autre. Nous sommes là en présence véritablement de l'Autre comme autre chose que le simple lieu du code signifiant.

On retrouve chez Lacan quelque chose qui se rapproche beaucoup de cette idée de la langue fondamentale quand il étudie un phénomène qu'il décrit avec soin chez l'halluciné et qu'il appelle *la modulation intérieure continue*. C'est dans le séminaire *Les Psychoses*, précisément dans la séance du 25 janvier 1956. Dans cette séance, Lacan s'interroge sur le caractère structural de l'hallucination verbale chez le sujet psychotique. Et ce qui me frappe, c'est qu'il adopte la même démarche que celle de Freud concernant les représentations de contraste pénibles.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 154.

Il nous dit que dans le vécu d'un sujet, avant que ce vécu s'organise de façon articulée sous forme d'histoire, avec des moments cruciaux qui ne sont rien d'autre que des points de capiton où ce vécu prend sens, les signifiants rencontrés dans le vécu d'un sujet s'enregistrent et défilent de façon continue sans autre articulation que cette structure basale de la langue où les signifiants s'ordonnent par paires d'opposés. Cette sorte d'articulation automatique intérieure inhérente à la structure de base de la langue, Lacan la décrit soit comme phrase symbolique, soit comme modulation intérieure continue : « Ce que nous devons supposer, si nous admettons l'existence de l'inconscient tel que Freud l'articule, c'est que cette construction symbolique permanente qui recouvre de sa trame tout le vécu humain, est quelque chose qui est toujours là, plus ou moins latent ; [...] ça passe sans qu'on y pense. Cela aurait pu être qualifié pendant longtemps d'énormité, mais il n'y a que pour nous que ça ne peut pas en être une, car l'idée même de pensée inconsciente, telle qu'elle a été formulée par Freud, implique quelque chose qui s'articule en langage, et que ce langage, ce monologue intérieur est en parfaite continuité avec le dialogue extérieur, et c'est bien pour cela que nous pouvons dire que l'inconscient est aussi le discours de l'Autre ¹². »

On a là quelque chose d'extrêmement précis, d'un côté la modulation intérieure continue, sorte de monologue intérieur qui n'est normalement pas perçu, c'est en cela qu'il mérite le qualificatif d'inconscient, mais d'un autre côté le dialogue extérieur, et c'est lorsque le lien se fait entre le monologue intérieur et le dialogue extérieur qu'alors nous sommes devant la réalité de l'inconscient comme discours de l'Autre.

Lacan précise la structure de cette rencontre entre le monologue intérieur et le discours de l'Autre, ou plus exactement il nous suggère comment on passe de la modulation intérieure au discours de l'Autre comme tel. La modulation intérieure défile en continu. Mais

« ce n'est pas d'une façon continue que s'inscrit cette phrase intérieure, et donc ce dont il s'agit pour l'homme, c'est justement de s'en tirer avec cette modulation continue de façon telle que ça ne l'occupe pas trop, c'est bien pour cela que les choses s'arrangent de façon à ce que sa conscience s'en détourne, mais admettons l'existence de l'inconscient,

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 127 et 128.

ça veut dire que même si sa conscience s'en détourne, la modulation dont je parle, la phrase intérieure avec toute sa complexité, n'en continue pas moins, il n'y a là aucune espèce d'autre sens possible à donner à l'inconscient que ce sens-là, s'il n'est pas cela il est absolument un monstre à six pattes, quelque chose d'absolument incompréhensible, et en tout cas incompréhensible dans la perspective de l'analyse. Il s'agit bien entendu de l'inconscient freudien.

L'une des occupations du moi, c'est très précisément de ne pas en être empoisonné de cette phrase qui continue à circuler et à nous occuper, et qui ne demande qu'à répondre et à resurgir sous mille formes plus ou moins camouflées et dérangeantes. En d'autres termes la phrase évangélique : "Ils ont des oreilles pour ne point entendre" est à prendre au pied de la lettre ; c'est une fonction du moi que nous n'ayons pas perpétuellement à entendre ce quelque chose d'articulé qui organise comme telles nos actions, comme des actions parlées. Ceci n'est pas tiré de l'analyse de la psychose, ceci n'est que la mise en évidence une fois de plus des postulats de la notion freudienne de l'inconscient ¹³ ».

Cette remarque est très importante. Lacan a très souvent critiqué la thèse postfreudienne de l'inconscient à ciel ouvert dans la psychose. En effet, il ne faut pas confondre la modulation intérieure continue qui se sonorise dans la psychose, c'est-à-dire qui ne cesse pas de se faire entendre, et l'inscription de cette modulation qui suppose des scansions, des interruptions. On passe donc de ce qui ne cesse pas de s'entendre à ce qui cesse, parce que cela s'écrit. Ce que Lacan énonce comme ceci : *ce qui cesse, de s'écrire*. Mais le paradoxe que Lacan énoncera plus tard, c'est que ce qui cesse de s'écrire n'en cesse pas moins de se répéter, et nous retrouvons là la répétition freudienne classique.

Autrement dit, pour résumer ce point, il ne faut pas confondre la modulation intérieure qui se sonorise dans l'hallucination verbale, dans l'automatisme mental, avec l'inconscient qui est l'inscription de cette modulation qui lui donne sens et qui s'articule avec le discours de l'Autre.

Pour terminer cette conférence, il me faut revenir sur ce concept de la contre-volonté. Pour ceux qui se préoccuperaient de savoir ce qu'est devenue la contre-volonté dans l'œuvre de Freud, il faut se référer à sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, un travail

13. *Ibid.*, p. 128.

qui date de 1901 ; c'est là que Freud réutilise ce concept de contre-volonté, mais vous allez voir qu'il en fait autre chose.

C'est dans le chapitre sur l'oubli de projets que Freud nous donne, à partir de son expérience personnelle, quelques exemples où il a oublié de faire des choses qu'il avait projeté de faire, et il met cet oubli au compte d'une contre-volonté qui s'oppose à l'exécution du projet en question : « J'ai réuni et cherché à expliquer les cas de négligence par oubli que j'ai observés sur moi-même ; et j'ai invariablement trouvé que l'oubli était dû, dans tous les cas, à l'intervention de motifs inconnus et inavoués, ou, si je puis m'exprimer ainsi, à l'intervention d'une contre-volonté. Dans une série de cas, je me trouvais dans une situation qui rappelle les conditions du service militaire, je subissais une contrainte contre laquelle je n'avais jamais cessé de me révolter, ma révolte se manifestant par des oublis ¹⁴. »

Donc, la thèse initiale de la contre-volonté subit une mutation importante. Il ne s'agit plus d'une sombre puissance qui agit automatiquement, il s'agit maintenant d'une manifestation du sujet de l'inconscient pour s'opposer à une contrainte. La suite du chapitre est encore plus nette. Il ne s'agit pas forcément de s'opposer à un projet précis, car Freud nous donne quelques exemples où la contre-volonté ne s'oppose pas directement à un projet mais où en utilisant une association signifiante elle s'oppose à un autre projet en apparence insignifiant.

Freud nous parle d'un projet qu'il avait de s'acheter du papier buvard, du *Löschpapier* ; quatre jours durant il oublie d'en racheter. Il ne comprend pas pourquoi une contre-volonté s'oppose à ce projet assez insignifiant, jusqu'à ce qu'il nous dise qu'il y a un autre mot pour dire papier buvard : *Fliesspapier*. Or il nous avoue que ces jours-là il aurait eu de bonnes raisons d'oublier de penser à son collègue Fliess mais qu'il n'arrivait pas à se défaire de ses préoccupations et que c'est un instinct de défense qui lui a fait déplacer l'oubli sur le projet de racheter du *Fliesspapier*, projet moins important et donc moins résistant. Il faut revenir en arrière dans le texte de Freud pour comprendre ce qu'il entend par instinct de défense. « Nous voyons que beaucoup de choses sont oubliées pour elles-mêmes ; mais dans les cas où cela n'est pas possible, l'instinct de défense déplace son

14. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1973, p. 164.

but et plonge dans l'oubli une autre chose moins importante, mais qui [...] est reliée à la chose principale par une quelconque association ¹⁵. »

Deux choses. La contre-volonté se manifeste en utilisant des associations langagières, en cela elle montre bien son origine telle que Freud l'a isolée dès le départ. C'est une sorte d'automatisme qui ne réfléchit pas, qui ne calcule pas et qui d'une certaine façon agit de façon inadaptée : oublier que l'on veut acheter des buvards alors qu'on voudrait oublier de penser aux ennuis que l'on a avec tel collègue, le but principal a l'air raté. Et pourtant, Freud parle d'un instinct de défense, et là il suppose que la contre-volonté résulte d'un calcul fait par le sujet pour se défendre contre une instance, une autorité qui le contraint. Si le but est d'oublier le projet, il est raté, mais si le but est de s'opposer à l'autorité qui contraint à se souvenir, alors c'est réussi.

Quoi qu'il en soit, cette contre-volonté n'est plus seulement une sorte d'inertie langagière, elle est l'expression d'un sujet qui dit non, qui s'oppose à une autorité contraignante (le surmoi, sans doute) et qui utilise, pour ce faire, les processus primaires que le langage lui offre. On est là tout à fait dans le registre de l'inconscient freudien.

Une conclusion s'impose. Freud a commencé sa carrière en découvrant la contre-volonté qui s'oppose parfois aux projets d'un sujet, c'est-à-dire à son désir. Cette contre-volonté, émanant de la structure basale de la langue, nous pouvons l'assimiler à une jouissance archaïque, celle que nous pouvons déduire de la clinique de certains sujets qui échouent à s'inscrire dans un discours. C'est une jouissance de la langue, mais nous ne pouvons pas l'assimiler à la jouissance dite de l'Autre. Par contre, quand Freud fait l'hypothèse de l'inconscient, il attribue à un sujet cette volonté de jouir de la langue, et il l'assimile volontiers à un désir inconscient, ce qui implique de nouer cette jouissance primitive à la jouissance de l'Autre.

Alors la question qui se pose à nous est de savoir si toute cette jouissance primitive trouve à se nouer à la jouissance de l'Autre, ou s'il en reste quelque chose qui résiste à cette transformation. Il me semble que la réponse est oui, quelque chose résiste à cette transmutation de la jouissance archaïque en jouissance de l'Autre, et Freud lui-même l'a repéré avec son concept d'*Urverdrängung* : le refoulement

15. *Ibid.*, p. 158.

primordial, que Lacan a assimilé à un autre point inatteignable par le déchiffrement du sens : le non-reconnu, l'*Unerkannt*, qui constitue l'ombilic du rêve. Ce point qui est resté hors d'atteinte des chaînes associatives qui créent le sens n'est pas inerte, ne reste pas inactif, bien au contraire, puisque c'est lui qui attire toute chaîne signifiante qui passe à proximité pour peu qu'un signifiant s'y rattache par homophonie, ou simple contiguïté. En définitive, Freud nous le dit lui-même, si on sait bien le lire, ce point d'ombilic est le véritable moteur du refoulement. Cela opère chez Freud une véritable subversion puisque jusque-là il avait tendance à ne mettre le refoulement qu'au compte du moi et du surmoi. Ici, au contraire, on peut situer la cause du refoulement dans ce point obscur, ce refoulé primordial qui reste hors d'atteinte de toute prise du sujet. Ce point n'est pas autre chose que ce que Lacan a désigné d'une simple petite lettre : l'objet *a*.